Document generated on 06/03/2025 12:07 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

BERCUSON, David, *Blood on the Hills. The Canadian Army in the Korean War* (Toronto, University of Toronto Press, 1999), xvi-269 p.

Jean-Pierre Gagnon

Volume 54, Number 3, Winter 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/005433ar
DOI: https://doi.org/10.7202/005433ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gagnon, J.-P. (2001). Review of [BERCUSON, David, *Blood on the Hills. The Canadian Army in the Korean War* (Toronto, University of Toronto Press, 1999), xvi-269 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *54*(3), 453–455. https://doi.org/10.7202/005433ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COMPTES RENDUS

BERCUSON, David, *Blood on the Hills. The Canadian Army in the Korean War* (Toronto, University of Toronto Press, 1999), xvi-269 p.

Le 7 août 1950, le gouvernement de Louis Saint-Laurent autorise l'envoi d'une brigade en Corée, pour participer à la Force d'urgence des Nations Unies. Les soldats canadiens vont passer la majeure partie de la guerre — du mois de novembre 1951 jusqu'à l'armistice, le 27 juillet 1953 — à défendre la ligne Jamestown, la ligne la plus avancée et la moins fortifiée. Près de 22 000 soldats vont servir au sein de la 25e brigade d'infanterie. De ce nombre, 309 feront le sacrifice de leur vie, 1202 seront blessés et 32 seront faits prisonniers.

L'historien David Bercuson, de l'Université de Calgary, s'est donné pour but d'analyser la performance de l'armée canadienne en Corée (p. xii). En réalité, son effort est beaucoup plus vaste. Son livre, en effet, n'est pas seulement un récit et une analyse de l'action des Canadiens. C'est aussi un ouvrage qui n'est pas étranger à l'histoire sociale des militaires à cause des nombreux thèmes abordés : santé des soldats, problème des maladies vénériennes, permissions tant en Corée qu'au Japon, alimentation, problèmes de morale, organisation du système de santé, maladies, accidents et blessures, vêtements. L'auteur explique clairement les origines du conflit et montre bien l'évolution de la guerre et de la stratégie d'un côté comme de l'autre. Il met aussi en relief l'arrière-plan politique, en particulier le contexte dans lequel le gouvernement canadien a pris la décision de participer à la guerre de Corée. Tout au long du récit, Bercuson éclaire le lecteur sur le fonctionnement de l'armée. Il mentionne le rôle respectif

des officiers et des sous-officiers et les qualités requises des officiers. Il explique le déroulement de l'entraînement, la structure d'un bataillon d'infanterie, le système d'attaque classique d'une section, la chaîne de commandement, les raids et patrouilles, et les carences qui mènent, vers la fin du printemps 1953, à la création d'une École de patrouille par le dernier commandant de la brigade canadienne, Jean-Victor Allard.

Fidèle à lui-même, Bercuson n'hésite pas à émettre son opinion clairement et vigoureusement tout au long de son livre. On peut ne pas être toujours d'accord avec lui. On ne saurait toutefois lui reprocher d'avoir ménagé la chèvre et le chou. *Grosso modo*, sa thèse se résume ainsi : les soldats canadiens se sont battus avec bravoure et courage en Corée. Mais ils étaient mal entraînés, mal équipés et mal préparés pour affronter un ennemi farouche et qui n'était pas familier aux Occidentaux. De plus, ils ont été les victimes de la stratégie des décideurs de mener une guerre défensive à partir du 30 juin 1951 et de l'échec des responsables de la division du Commonwealth, dont faisait partie la brigade canadienne, à imposer un système défensif uniforme.

Il convient, en particulier, de féliciter l'auteur pour la façon imaginative avec laquelle il traite de nombreux aspects de la vie quotidienne du soldat dans le cadre du chapitre sept intitulé « The Ligne ». Bercuson en profite pour renseigner le lecteur sur les armes dont disposaient les fantassins canadiens en Corée. En revanche, l'introduction est moins heureuse. L'auteur a senti le besoin de plonger son lecteur dans l'action en novembre 1951, afin de montrer le désintérêt de la population canadienne à l'égard de la guerre de Corée et de la présence de certains des leurs dans ce pays dont ils ignoraient tout. Cette façon de faire est à notre avis, maladroite, l'auteur traitant de l'après Deuxième Guerre mondiale dans le premier chapitre. Le lecteur devra ensuite attendre au chapitre six, avant qu'il aborde l'action à la fin de l'année 1951. Il faut aussi regretter que l'auteur se soit montré prolixe à l'égard de certains commandants de la brigade et des bataillons qui la composaient et de n'avoir rien dit sur d'autres. Ces bataillons négligés par lui appartenaient aux trois régiments de la force régulière canadienne, le PPCLI, le Royal Canadian Regiment et le Royal 22e Régiment. Chacun de leurs commandants méritait quelques lignes de présentation.

Les Canadiens, déplore Bercuson dans son livre, ignorent que les soldats canadiens en Corée ont été les premiers à servir la cause de la paix et de la sécurité internationale, une cause à laquelle le Canada consacrera beaucoup d'effort par la suite. Le livre de Bercuson a le mérite de faire mieux connaître la contribution de ces militaires.

À cause de sa façon d'aborder son sujet et de son souci de le rendre accessible au plus grand nombre, Bercuson a écrit un livre d'un grand intérêt et d'une valeur certaine. Ce livre doit bientôt paraître en français. Nous nous en réjouissons.

JEAN-PIERRE GAGNON